

BEITRÄGE

Bojadschi, entre le vernaculaire et la fantaisie linguistique

MARIANA BARA (Bucarest)

1. Préliminaires

Le but de la présente recherche est de rendre hommage aux efforts de Bojadschi de construire une grammaire adressée à plusieurs types de public et ayant des finalités adéquates pour chacun d'entre eux, en éclaircissant son rôle et son attitude linguistique. En général, depuis DUNKE (1895), et malgré la démonstration expéditive de PAPAHAĞI (1915), on croit savoir que Bojadschi est, lexicalement, inconséquent. Mais, en parcourant les 228 pages de l'ouvrage, on va constater que l'auteur utilise des mots très communs, du vernaculaire, à côté des néologismes ou même des mots qui semblent créés par sa fantaisie linguistique.

A l'époque, et on considère ici le début du XIX^e siècle, les Aroumains avaient déjà établi des colonies dans les villes de l'empire d'Autriche, y compris en Hongrie. En 1809 à Buda le jeune médecin aroumain Gheorghe Constantin Roja publia son livre de lecture, *Măestria giovăsirii românești cu litere latinești, care sînt literele Romănilor ceale veki*, initiant ainsi les lecteurs Roumains et Aroumains à l'usage de l'alphabet latin dans leurs langues. En 1813 à Vienne, M. Bojadschi, professeur de néogrec, présenta sa grammaire de l'aroumain.

On peut envisager un premier public commun, même si assez restreint, pour les deux auteurs (Roja et Bojadschi), plus exactement les élèves et les (jeunes) Aroumains des villes de l'Autriche et de la Hongrie.

Néanmoins, la structure de la grammaire laisse entrevoir une réalité plus complexe. Notre hypothèse est qu'il y aurait au moins trois publics : les élèves, les Aroumains (en général) et les savants. Pour chaque public, Bojadschi rédige ses textes différemment et fait des choix de langue. La première partie, didactique, explicative, s'adresse aux élèves, aux étrangers qui veulent connaître la langue, aux linguistes. La deuxième partie (dialogues et correspondance) s'adresse en principe aux personnes qui veulent développer des compétences pragmatiques de communication, mais promet aussi une lecture de loisir. La troisième partie (les fables, les narrations) s'adresse aux connaisseurs de la langue, comme un supplément de littérature. On verra que, du point de vue lexical, la première partie met en valeur le vocabulaire usuel, surtout d'origine latine, le noyau le plus résistant conservé jusqu'à présent (BARA 2006, 2007). La deuxième partie est dédiée aux expériences du monde moderne et donc aux néologismes, tandis que la troisième est amplement inspirée du vernaculaire.

2. Quel(s) public(s) ? Pour qui écrit-il cette grammaire ?

2.1 Les destinataires désignés par l'auteur

Bojadschi lui-même identifie trois publics dans l'introduction : les personnes ayant la même origine (ομογενείς), les étrangers (ξένους) et les personnes instruites (παι-

δευμένων) (1988 : 17; II/6; II/11). Il est vrai, tout de même, que dans la version allemande que Bojadschi donne à son texte néogrec, les publics sont deux, et légèrement différents : *Landsleute* (compatriotes, litt. : les gens du pays) et les *fremde Gelehrte* (chercheurs étrangers). La traduction donnée en 1988 mentionne les trois publics de la manière suivante : *atselj di idghia originâ* (ceux ayant la même origine) ; *xenj* (les étrangers) ; *nvitsats* (les savants). Cette traduction suit la version roumaine donnée en 1915 par Pericle Papahagi : *acei de aceeași origine; străini; învățați* (apud BOIAGI 1988 : XII).

2.2 Les élèves (la fin didactique)

La ville de Pesta, par exemple, avait une école normale roumaine, fréquentée aussi par les élèves Aroumains, SARAMANDU (1998 : 10) considérant, sur l'examen des noms et prénoms inscrits dans les protocoles des examens de fin d'année pour 1809 et 1810, que la plupart d'entre eux étaient les enfants des Aroumains (« cele mai multe dintre ele sunt ale copiilor aromâni »). Saramandu offre des exemples tirés de ces documents : Barati, Blana, Carcalici, Dera, Dociu, Jembu, Lazaru, Muti, Pometa, Pulievici (cf. Pulyja), Zicu, etc.

Des règlements similaires à la loi Guizot de 1833 – qui créa en France les Ecoles normales départementales de garçons, prévoyant 2 années d'études, pour des élèves âgés d'au moins 16 ans pouvant se présenter au concours d'entrée (Bourret) – auraient pu exister aussi dans l'espace de l'empire d'Autriche, ou, pour les besoins des écoles primaires, les écoles normales scolarisaient des élèves âgés d'au moins 16 ans. On peut accepter cette limite d'âge également pour les élèves de l'école normale de Pesta. En effet, cette exigence est prouvée par le niveau intellectuel des discours de fin d'examen.

2.3 Les Aroumains en général (la fin pragmatique et littéraire)

Mais il faut néanmoins tenir compte, outre des Aroumains de Vienne, du public aroumain vivant dans les villes commerciales de Venise, Buda, Bucarest, Zemlin, Thessalonique, Ioannina, Constantinople, Marseille, Moscou, Odessa, Paris, Saint Petersbourg, Smyrne, Trieste etc. Une liste des personnes responsables des abonnements dans ces villes pour une autre publication de Bojadschi est donnée par PAPA-HAGI (1915, 1988 : XXI–XXII) qui reproduisait une annonce insérée par Bojadschi en 1819 dans une revue de Vienne.

Dans la même mesure, les *ομογενείς/Landsleute* pourraient être repérés dans les communautés d'origine, dans l'empire Ottoman.

Il faudrait rechercher plus d'informations à propos de ce public. C'est le destinataire de l'ouvrage, du message de modernisation de la langue, de l'adaptation au milieu cosmopolite de l'Autriche et de la société urbaine européenne. Le lecteur de 1813 à Vienne ou ailleurs (connaissant l'allemand et/ou le grec, mais prêt à apprendre/mieux parler l'aroumain) trouvait dans le livre les règles de la flexion, nominale et verbale, et des modèles de communication orale (dialogues) et écrite (correspondance). Il trouvait des salutations, des formules de politesse, des expressions récurrentes, comme dans un guide de conversation. Ce public trouvait dans le livre les informations essentielles pour établir un dialogue et s'identifiait aux intérêts et habitudes de vie des personnages dans la vie quotidienne. Pour un quatrième public, le

lecteur d'aujourd'hui, ce livre offre l'image d'un monde révolu et comble, dans une certaine mesure, la curiosité relative à des sujets tels que les déplacements il y a 200 ans dans les rues de Vienne et dans l'espace allemand, mais aussi vers d'autres villes.

2.4 Les linguistes (la fin scientifique)

La grammaire de Bojadschi bénéficia assez tôt de l'attention des linguistes. En 1814, KOPITAR publie un compte-rendu dans la revue *Wiener allgemeine Literaturzeitung* (p. 185–188) qu'il va reproduire dans son volume *Kleinere Schriften* de 1857. Kopitar regarda la grammaire comme un ouvrage destiné aux linguistes et, par conséquent, reprocha à Bojadschi plusieurs points : avoir laissé au lecteur le travail de comparaison des dialectes; avoir emmené le lecteur dans une promenade à Gotha mais sans rien dévoilé sur les localités et l'occupation des Aroumains en Macédoine. Dans le même temps, KOPITAR (1857 : 323) reconnaissait aux fables et narrations d'avoir été écrites uniquement en aroumain (« sind bloß walachisch abgefaßt »), mais sans s'attarder sur les caractéristiques de la langue employée et, en effet, sans lui porter une attention particulière.

En plus, Kopitar publia en 1829 la traduction en aroumain par Bojadschi de la Parabole du fils prodigue, de l'Évangile de Saint Luc. Cette parabole fut introduite par PAPAĞAGI (1915) dans son édition et peut être consultée dans l'édition de Freiburg (1988 : XIX–XXXI).

DUNKER publia un compte rendu de la grammaire en 1895, que PAPAĞAGI (1915) analysa d'un œil assez critique. Papahagi trouvait exagérée la tendance qu'avait Dunker à considérer des formes usuelles comme s'il s'agissait de mots inventés par Bojadschi : *cunoaștire* (connaissance), *insirinatu* (rendu serein), *sumenja* (conscience) etc. Papahagi reprochait en fait à Dunker (BOIAGI 1988 : XXV) le fait de méconnaître la langue parlée par les Aroumains, et il illustre avec des exemples tirés des œuvres d'écrivains Aroumains du XVIII^e siècle le fait que Bojadschi connaissait par contre bien la langue. Mais en même temps, Papahagi limite son champ d'observations lexicales, car il ne s'arrête pas sur les néologismes employés par Bojadschi.

En effet, dans son étude complexe de 1915, Papahagi fait part de sa perspective idéologique du début du XX^e siècle sur l'œuvre de Bojadschi, car il affirme, en extrapolant le passage sur les destinataires de la grammaire : « Nu urmărește crearea unei limbi a parte pentru Aromâni, acest învățat, pătruns de sigur de ideea, că toți Români trebuie să se servească de o singură limbă literară » [Ce savant n'a pas pour but de créer une langue à part pour les Aroumains car il était, bien sûr, pénétré par l'idée que tous les Roumains doivent se servir d'une seule langue littéraire] (BOIAGI 1988 : XIV).

Citée par CAPIDAN (1932) dans le chapitre sur la flexion du verbe, la grammaire de Bojadschi fut dépouillée par Tache PAPAĞAGI (1964 et 1974) pour la constitution de son dictionnaire monumental. Par exemple, Papahagi retient des mots comme *plăse* (manière, façon, sorte) ou *catrég* (galère, navire), mais en omet d'autres, tels que *fumitos* (affamé) ou *ciurun'idă* (tuile). Si Papahagi est relativement inconséquent dans la manière de citer cette grammaire comme source lexicale, il faut reconnaître que les mots employés par Bojadschi sont illustrés dans ce dictionnaire par les mots extraits d'auteurs du XVIII^e. Cet aspect confirme indirectement l'impression déjà formulée

par les auteurs qui ont vu un rapport du vernaculaire utilisé par Bojadschi avec la langue parlée dans la contrée de Moscopole (WEIGAND 1895 : 297).

Caragiu MARIOȚEANU, dans son texte en aroumain, publié en annexe sur l'importance de la grammaire de Bojadschi (1988 : I/1–I/5), constate que les narrations et les dialogues *suntu scriate cu multă haze shi cu hare* [sont écrits avec beaucoup d'humour et avec du talent]. Caragiu MARIOȚEANU (1988, 1990) reconnaît la valeur esthétique et la part originelle dans la création artistique, si modeste soit-elle, d'un auteur qui fait preuve d'érudition et de passion pour la langue.

3. L'aroumain décrit et illustré par Bojadschi

3.1 L'attitude linguistique de Bojadschi

Les textes insérés par Bojadschi dans sa grammaire peuvent faire naître des remarques que nous allons présenter en tant que présuppositions :

- Bojadschi est un créateur de néologismes (le volet de sa fantaisie linguistique) ;
- Bojadschi reprend les néologismes déjà employés par les Aroumains bilingues ou trilingues de Vienne (et d'autres villes), qui vivaient et travaillaient dans un milieu cosmopolite ;
- Bojadschi oriente de façon programmatique son travail vers la modernisation de la langue aroumaine, en comblant des lacunes lexicales, de la même manière que d'autres auteurs du XIX^e siècle (y compris Paul Iorgovici, pour le roumain).

Dans les trois cas, nous pouvons supposer que Bojadschi avait une bonne connaissance de la langue aroumaine, du vernaculaire régional qu'il parlait et que ses contemporains, ses compatriotes établis à Vienne – auxquels il destine sa grammaire – connaissaient également.

L'attitude linguistique permissive de Bojadschi, l'absence de toute trace d'intention à l'aménagement linguistique est dévoilée par l'alternance des formes vernaculaires avec leurs synonymes néologiques, sans doute utilisés par les locuteurs d'aroumain à Vienne, du moins à l'époque. Par exemple, il fait alterner l'adjectif aroumain *mushatâ* (belle) et le néologisme d'origine dacoroumaine *formoasâ* à la page 190 : *ci-tatea aista lipseashte fârâ indoire si hibâ mushatâ* [cette cité doit être sans doute belle] et *casile tru tute loate, nu suntu formoase* [les maisons, regardées en tout, ne sont pas belles]. Dans les dialogues, en décrivant la plante du tabac, il écrit, page 187 : *unu cucsanu forte inaltu, care scoate floare roshe di vrtosu mushatâ boe* [une tige très haute qui fait sortir des fleurs rouges d'une très belle couleur] : l'adverbe aroumain *vrtosu* (très) en alternance avec *forte*, du dacoroumain. A la page 168 : *vrtosu bunu frate* [très bon frère] et *vrtosu inverenatâ* [très affligée] etc.

Il est probable que la « fantaisie » n'est pas strictement de Bojadschi, mais qu'elle caractérise le milieu culturel des Aroumains (jeunes commerçants, étudiants polyglottes), dans lequel il a vécu et dans lequel il a écrit sa grammaire. Certains néologismes étaient peut-être utilisés dans la communication des Aroumains de Vienne à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle. Les ressources néologiques pour Bojadschi sont le latin, l'italien et le dacoroumain. Les latinismes : *cancelaria* (chancellerie), *cisternâ* (citerne), *contentacie* (contentement), *dishputacie* (dispute), *fantasia* (fantaisie), *forma* (forme), *instrumentu* (instrument), *istoria* (histoire), *recreacione* (recréation), *reverencie* (révérence), *sentencia* (phrase), *tractamentu* (traitement) sont d'ailleurs

aussi entrés dans la langue allemande. D'autres néologismes peuvent être d'origine italienne : *acceptu* (j'accepte), *alegreacă* (allegresse), *apetitu* (appétit), *companie* (société), *contetă* (contente), *contrarie* (contraire), *defendea* (il défendait), *dietă* (diète), *disfrenatu* (effréné), *enumeru* (j'énumère), *fede* (foi), *frescă* (fresque), *ginta* (gens), *procură* (procure), *servu* (serf), *testamenta* (testament) ; d'origine française : *sharmanci* (charmants), *tabatieră* (tabatière) ; d'origine allemande : *grobian* (rustre) ou hongroise : *turon* (tour). Il y a sans doute quelques mots tirés du dacoroumain : *bucurie* (joie), *forte* (très), *frumoasă* (belle).

A l'appui de cette remarque, il faut citer la recherche dans les archives de Budapest effectuée par ONCIULESCU (1982, apud SARAMANDU 1998 : 11) qui donne un extrait par ailleurs édificateur sur le vocabulaire de la langue employée par les élèves aroumains de l'école normale de Pesta. Il s'agit du discours prononcé par Johann Bezucha, classifié comme élève éminent, à la fin de l'année scolaire 1808/1809. Dans son discours, les néologismes d'origine latine : *audație* (audace), *prezenție* (présence) percent dans l'expression générale du texte en dacoroumain : *vă rugăm* [nous vous prions], *vorbă* (parole) et se trouvent en équilibre avec les mots usuels de l'aroumain : *nimalo* (beaucoup), *drămi* (branches), *ma* (mais).

3.2 Considérations sur la langue de Bojadschi – après 200 ans

3.2.1 Il faut répéter que l'auteur fait preuve d'une excellente connaissance de la langue de son temps, surtout du vernaculaire du nord du Mont Pindus. Cet aspect est mis en valeur par la notation des phénomènes phonétiques, par exemple par l'occurrence de la consonne *z* (là où *dz* serait employé dans d'autres régions et dialectes) : *avzii*, *avzishi*, *avzimu*, *zace* etc. Les possessifs aussi sont spécifiques : *anostror*, *avostror*, ainsi que les démonstratifs : *aistu*.

Sa notation phonétique n'est pas rigoureusement phonétique ou conforme à la langue parlée, comme on le remarque par le fait que Bojadschi ne fait pas de distinction entre *u* syllabique final (par ex. dans les dissyllabiques *dormu*, *kerdu*, *portu*, *sorbu*) et le *u* final non syllabique (par ex. dans les monosyllabiques *frecu*, *jocu*, *plecu*, *potu*), car il note les deux de la même façon, indifférenciée. Ce phénomène pourrait trouver une explication, soit dans une volonté de surpasser les limites du vernaculaire (de type Moscopole) et de rendre la prononciation spécifique à d'autres dialectes, soit dans le choix de ne pas encombrer la graphie de signes supplémentaires. En effet, dans les divers systèmes orthographiques de l'aroumain, il y a trois possibilités de rendre le *u* non syllabique : *jocu*, *jocū*, *joc^u*.

Des fois, la palatalisation de *n* n'est pas notée par Bojadschi, comme dans *oaminlji buni* « les braves gens », où dans la forme de l'adjectif *buni*, la consonne n'est pas suivie du signe diacritique *j*.

3.2.2 Le public pour lequel Bojadschi avait écrit (au moins les deux premières parties du livre) avait des connaissances (approfondies) du néogrec, la langue pivot. En ce qui concerne la langue aroumaine, il puisait dans le fond lexical le plus ancien mais aussi dans les virtualités offertes par les néologismes, l'instrument de la modernisation. C'est à travers les expressions idiomatiques qu'il fait revivre la saveur de la narration dans le vernaculaire : *o laile di noi* [oh nous les malheureuses; litt. oh les noires de nous]; *arisendalui pre sub buză* [sournoisement; litt. en souriant par-dessous la lèvre];

dede petale [il mourut; litt. il donna les fers à cheval] ; *si umple ocljulu* [il se réjouit ; litt. son œil se remplit], *dashuru a meu* [mon fils bien-aimé] etc. L'oralité assurée par les expressions idiomatiques (BARA 1989) participe à une codification stylistique reconnue par les lecteurs, établit le registre colloquial et fournit l'humour, un degré de familiarité profonde et chaleureuse.

Les textes narratifs ont une particularité au niveau du fonctionnement des synonymes. Bojadschi choisit d'indiquer entre parenthèses les synonymes en néogrec, dans deux situations.

Dans la première, pour expliquer un mot du vernaculaire qu'il considère comme n'étant pas suffisamment connu par le public (jeune) :

- *callu pashtea selegjitu* (ελεύθερος) [le cheval libéré (sans attaches) paissait] ;
- *schjincsu* (φιλάργυρος) (avare).

Dans la deuxième, pour expliquer un néologisme latin :

- *luplu* [...] *tra si scarpâ di periculu rugâ* (επαράκαλεσε) [le loup... pour échapper au danger pré] ;
- *di aramâ* (χάλκωμα) (de cuivre) ;
- *auru* (μάλαγμα) (l'or) ;
- *negocitoru* (πραγματευτής) (négociant, commerçant).

Il y a chez Bojadschi quelques noms composés, formations originelles, non enregistrées dans d'autres ouvrages ou dictionnaires, probablement des créations rendues nécessaires par les trous lexicaux qu'il constatait : *keatrashternarea* (pavage, dallage ; litt. pierre couvrement) ; *semnuface* (il signifie ; litt. il fait signe) ; *catrigufrazndire* (nauffrage ; litt. navire rompre).

3.2.3 Du point de vue de la communication, de l'intention pragmatique, la grammaire de Bojadschi fournit les formules usuelles de politesse dans les dialogues : *Si nji te amu* [merci], *Si nji banezi* [merci], *Ursici* [s'il vous plaît], à côté des néologismes : *Vâ remanu forte obligatu* [Je vous reste très obligé], *Vâ aremanemu forte obligaci* [Nous vous restons très obligés], *Plicatu servulu a vostru* [Votre humble serviteur]. Il faut signaler l'adjectif à deux formes *politesu* et *politiu* (poli, bien élevé) : *eshiti vrtosu politesu* [tu es très poli], *hits forte politiu* [vous êtes très poli].

3.2.4 La transcription et la traduction des noms propres retiennent aussi l'attention. Pour les anthroponymes aroumains : *Nusha* est transcrit en allemand Christine, en néogrec Hristina; *Lena* est Elena tandis que *Steflu* est Stefanos, Stephan. Nous remarquons, encore une fois, le registre colloquial en aroumain, dans les formes familiales des noms propres, tandis que dans les deux langues de travail de la grammaire, les textes respectent un registre plus formel.

Les toponymes de l'espace géographique habituel des Aroumains gardent leur forme usuelle en aroumain : *Pole* (Constantinople), *Searu* (Serres) (p. 133–134).

3.3 Un texte narratif

Les récits qui constituent la partie finale du livre ont un objectif différent du reste du livre. Ce sont des histoires courtes dans le vernaculaire, dont une partie peut réveiller

des souvenirs d'enfance, du temps des histoires racontées par la grand-mère, et une autre est adaptée par Bojadschi, en partant des paraboles cultes, qui trouve l'occasion d'introduire des néologismes et d'élargir les horizons culturels des lecteurs. Il convient de noter que les informations, le contenu n'étaient pas étrangers aux jeunes qui avaient été à l'école (grecque ou/et allemande), l'exercice proposé par Bojadschi étant de formuler dans la langue maternelle ce que les élèves avaient déjà étudié dans les langues de culture. Les fables d'Ésope, par exemple, ou la vie d'Alexandre le Grand faisaient déjà partie des programmes scolaires.

Kopitar avait bien remarqué le langage vernaculaire des fables et des contes car le registre est colloquial et l'auteur fait appel à des expressions idiomatiques.

Le cinquième texte (BOIAGI 1988 : 193) est intitulé *Nu minduescu tuci asbi, dicumu grescu* [Tous ne le pensent pas tel qu'ils le disent] :

Luplu alaga funitosu si aflâ iuva hranâ. Vine un' oarâ la unâ calivâ shi avde câ planze sarmaniça, shi muma ci u fricusha câ seste câ nu se acuminâ di plangu, tr' oarâ va si te dau a luplui. Luplu avzindu aista, shezu multâ oarâ afoarâ shi ashtepta cu gurâ cascatâ. Ma cara intunicâ shi sarmaniça se acuminâ, incipu muma si u disnjardâ, shi si lji zicâ : Nu ai fricâ dashuru ameu, câ seste câ jine luplu, va si lu vatamâmu cu sula aista di heru. Cara avzi luplu ahtare greaurâ, fuzi invirinat u zicându : Tru aista calivâ alte minduescu shi alte facu.

[Le loup affamé courait pour trouver de la nourriture quelque part. Il arriva une fois près d'une chaumière et il entendit un bébé qui pleurait et la mère lui faisait peur le menaçant s'il ne s'arrêtait pas, de le donner au loup sur le champ. Le loup, en écoutant cela, resta beaucoup de temps au dehors et attendait la gueule ouverte. Mais dès qu'il fut nuit et que le bébé s'arrêta, la mère commença à le cajoler, en lui disant : N'aies pas peur mon bien-aimé car si le loup arrive, je vais le tuer avec ce poinçon en fer. Dès que le loup entendit ce propos, attristé, il s'en alla en disant : C'est que dans cette chaumière, on pense une chose et on en fait une autre.] [Traduction propre, MB]

J'ai trouvé une version très proche, avec une finale moralisatrice, dans la fable *Le Loup, la Mère et l'Enfant* (FENTON 1832 : 27), un livre destiné aux élèves anglais qui apprennent le français :

Un loup affamé était au guet à la porte d'une chaumière écartée lorsqu'il entendit un jeune enfant au berceau crier, et sa mère le menacer de le donner au loup, s'il ne se taisait. L'animal carnassier en fut rempli de joie : mais, un moment après, il entendit la mère qui disait à son enfant ; « Ne criez point, mon ami ; si le loup vient, nous le tuons. » « Oh ! Oh ! » dit le mangeur de moutons ; « Qu'est ceci ? *dire d'un, puis d'un autre ?* [...] »

FENTON (1832 : 104) donne la version anglaise (a famished wolf, a cottage, a young child in the cradle ; what is this ? to say of one and of another !).

A la base, on peut reconnaître la narration rendue dans une des fables de La Fontaine (livre IV, fable 16), en vers, plus élaborée. Le récit de Bojadschi représente, en grandes lignes, la première moitié de cette fable : « Un Villageois avait à l'écart son logis. / Messer Loup attendait chape-chute à la porte. [...] / Il entend un enfant crier.

/ La mère aussitôt le gourmande, / Le menace, s'il ne se tait, / De le donner au Loup. L'Animal se tient prêt, / Remerciant les Dieux d'une telle aventure, / Quand la Mère, apaisant sa chère géniture, / Lui dit: Ne criez point; s'il vient, nous le tuerons. / – Qu'est ceci ? s'écria le mangeur de Moutons. / *Dire d'un, puis d'un autre ? [...]*. »¹

Mais il est plus probable que Bojadschi connaissait la version narrative d'Esop, *La nourrice et le loup*, en néogrec (langue qu'il enseignait à Vienne), même s'il abandonne le final en faveur de la morale comprise dans l'exclamation du loup. La partie finale est conçue par Bojadschi d'une façon originale, avec une intention pragmatique qui est prouvée aussi par son choix du titre. Il adapte la fable, en choisissant le lexique connu au public aroumain : *calivâ* (chaumière) ; *sarmaniça* (litt. « berceau », mais aussi par métonymie « nourrisson ») ; l'expression affective de la mère etc. Il n'est pas moins vrai que Bojadschi employa des mots dérivés, moins répandus (ou même de sa création) : *fumitosu* (affamé), forme identifiée dans les textes du XVIII^e siècle (ΠΑΡΑΗΓΙ 1974), *fricusha* (elle épouvanta), *greaurâ* (paroles). Leurs synonymes usuels et les plus connus et les plus répandus (BARA 2007 : 52, 54, 151) sont *agiun*², *aspar*³, *zbor*⁴ (*greari*).

4. Bojadschi dans l'évolution de la langue aroumaine

La grammaire de Bojadschi constitue un anneau dans la chaîne des textes disponibles consacrés à l'étude de l'évolution et de l'histoire de la langue aroumaine. En ce qui concerne le vocabulaire, une future comparaison permet d'esquisser une certaine dynamique entre le lexique des œuvres de la fin du XVIII^e siècle (Cavallioti, *Protopiria*, 1770, Venise ; Daniil, *Lexikon Tetraglosson*, 1794, Venise ; Ucuta, *Nea Paidagogia*, 1797, Vienne), son texte datant du début du XIX^e siècle ainsi que l'abécédaire de ATHANASESCU (1864, 1865), ou celui de BAGAVU (1887). Cette étude comparée pourrait, par exemple, suivre les mots que Bojadschi indique entre parenthèses en néogrec, les néologismes romans, et ce qu' Athanasescu indique dans ses listes de synonymes comme étant « propre » et « malpropre ».

Athanasescu considérait le verbe néologique d'origine latine *incepere* (commencer) comme étant « propre », mais rejetait l'aroumain usuel *aburhire* comme « malpropre ». Dans la narration analysée (supra 3), on constate que Bojadschi utilisait aussi le verbe *incipu* (pour *aburhi*). ATHANASESCU (1865 : 26) indiquait le néologisme *rogu* (prier) comme « propre » tandis que *pălăcărsescu* serait « malpropre », alors que Bojadschi utilisait les deux verbes. Il employait le néologisme dans la formule de politesse *Me rogu, fârâ complimente* (p. 149) [je vous prie, sans compliments], et le deuxième pour préciser le sens du néologisme, dans les fables: *luplu [...] tra si scapâ di periculă rugă (ἐπαρκαλέσθ)* (p. 192) [le loup... pour échapper au danger, pria].

En effet, par rapport à ATHANASESCU (1865), Bojadschi se révèle compréhensif, il n'élimine pas les formes non-latines pour des raisons idéologiques. Athanasescu, puriste (celui qui ouvrit la première école roumaine en Macédoine) agit dans la tradition didactique roumaine, dont Roja est le chef de file, en préconisant sur le plan linguistique l'effacement des différences entre l'aroumain et le dacoroumain. Athanasescu indiquait de façon explicite aux élèves d'éviter les mots usuels mais non-latins de

1 <http://www.fablesaffables.fr/le-loup-la-mere-et-lenfant/>

l'aroumain, considérés comme *necurate verba* [mots malpropres], par ex. : *tora*, *asimi*, *malamâ*, et de les remplacer avec des synonymes considérés *curate verba* [mots propres] du dacoroumain : *acum*, *argint*, *aur*, ou avec des néologismes d'origine romane :

<i>Curate verba</i>	<i>Necurate verba</i>
rege	amirâ
fructu	carpó
tempu	chiro
administrațiune	chivernise
rogare	pălăcărsire
fabulă	părămithu
fede	piste
urbe	pulitie

ATHANASESCU (1865 : 33–40) reprend certaines fables de Bojadschi (il en donne la source), qu'il connaissait grâce à la réédition du livre en 1863 par D. Bolintineanu, et respecte la graphie de Bojadschi pour les consonnes *lj* et *nj* : *cljemâ* (appela), *pulju* (oiseau), *vigljea* (veilla), *njere* (miel), *lacrinji* (larmes). Il opère néanmoins quelques modifications lexicales : pour l'eau *limpide ca cristale* [limpide comme du cristal] (BOIAGI 1988 : 193), on trouve *limpide ca jilie* [limpide comme le miroir] (ATHANASESCU 1865 : 33); *leulu* (le lion) (Bojadschi) et *aslanlu* (Athanasescu). Au niveau de la syntaxe, Bojadschi conserve l'objet direct sans préposition : *climâ vicinlu* [il appela son voisin], tandis que Athanasescu emploie la préposition *pe* (comme en dacoroumain) : *cljemâ pe vicinlu*.

5. Conclusions

Chez Bojadschi, le lexique aroumain est d'une richesse remarquable car il n'hésite pas à recourir, tout en préservant un équilibre d'ensemble, aux mots les plus fréquents : qu'ils soient dérivés du latin et lui permettent d'illustrer la description morphologique dans la première partie (*arupu*, *batere*, *beau*, *callu*, *cantu*, *dishseptatu*, *elu*, *ficsorescu*, *fumu*, *jone*, *junaticu*, *keptinatâ*, *ljepure*, *lupu*, *noi*, *numeru*, *moarte*, *orbu*, *putere*, *tine*, *voi* etc.) ou qu'ils soient d'origine non-latine, surtout dans le cadre de dialogues, de la correspondance et dans les narrations (*banezi*, *csurunjizi* « tuiles », *furtunâ*, *grici*, *ode*). Dans ces échantillons de langue nous trouvons aussi des néologismes provenant des langues romanes (*freshcâ*, *lancetâ*, *medicinâ*, *visitâ*), soit d'origine néo-grecque (*agru* « sauvage », *apothicâ* « pharmacie », *ne* « oui », *viglâ* « cabane du gardien » etc.).

Il s'ensuit que sa grammaire acquiert une importance pragmatique car elle donne une image de la communication réelle de son temps, mettant à l'œuvre l'ensemble du vocabulaire. Bojadschi enrichit dans le même temps le vocabulaire à l'aide des néologismes, en alternant les mots du vernaculaire avec les nouveaux mots, sans aucune prétention ou intention d'éliminer les mots non-latins. Cette attitude linguistique ou-

verte ne sera pas perpétuée par ses successeurs qui s'efforceront de « purifier » la langue aroumaine, dans le but de la rapprocher du dacoroumain littéraire.

Bibliographie

- ATHANASESCU, Dimitriu (1864) : *Abecedar Macedo-Român*. Bucuresci.
- ATHANASESCU, Dimitriu (1865) : *Abecedaru românescu trâ românji d'in drerta a Dunareljei*, edițiunea a doaa adapsu și indreptatu. Bucuresci.
- BAGAVU, Andreiu (1887) : *Carte de alégere scrisa in dialectulu macedo-român*. Bucuresci.
- BARA, Mariana (1989) : « Expresii idiomatice în vorbirea aromânilor bilingvi din București ». Dans : Nicolae Saramandu (ed.) : *Dialectologica*. Universitatea din București. 145–151.
- BARA, Mariana (2006) : *Le lexique latin hérité en aroumain, dans une perspective romane*. München.
- BARA, Mariana (2007) : *Limba armânească. Vocabular și stil*. Cartea Universitară. București.
- BOJADSCHI, Mihail G. (1813) : *Gramatiki romaniki itoi makedonovlahiki – Romanische oder macedonowlachische Sprachlehre*, Viena; rééditée en 1988 à Freiburg i. Br. avec le titre en aroumain, BOIAGI, Mihail G. : *Gramatică aromână ică macedonovlahă*.
- BOURRET, Fernand : *Petit historique des écoles normales en général et de celles de l'Ardèche en particulier*, http://norminstit.over-blog.com/pages/Les_Ecoles_Normales-182284.html (24.11.2014).
- CAPIDAN, Theodor (1932) : *Aromânii. Dialectul aromân*. București.
- CARAGIU Marioțeanu, Matilda (1990) : « La Grammaire aroumaine ou macédonovalaque de Mihail G. Boiagi à son 175^e anniversaire ». *Revue Roumaine de Linguistique*, tome XXXV, no 2. 93–111.
- DAHMEN, Wolfgang (1991) : « Der Stand der Kodifizierung des Aromunischen ». Dans : Wolfgang Dahmen (Hrsg.) : *Zum Stand der Kodifizierung romanischer Kleinsprachen*. Tübingen. 29–40.
- DUNKER, Arno (1895) : « Der Grammatiker Bojadži ». Dans : *Zweiter Jahresbericht des Instituts für Rumänische Sprache/Rumänisches Seminar*. Leipzig. 1–146.
- FENTON, W. (1832) : *A Choice Selection of Fables, in French, with a literal interlineary Translation; also a free Translation to all the obscure Passages and Idioms, with Notes on the Construction of the Language, Simpkin and Marshal*. London, Stanfield, Wakefield; and Bingley, Leeds.
- KAHL, Thede (2006) : « Sprache und Intention der ersten aromunischen Textdokumente ». Dans : Bernhard Symanzik (ed.) : *Studia Philologica Slavica*. Berlin. 245–266.
- KOPITAR, Bartholomäus (1857) : *Kleinere Schriften*. Wien.
- ONCIULESCU, Dimitrie (1982) : « Două tipărituri necatalogate ale lui C. Diaconovici Loga ». Dans : *Academia Română și Banatul*. Timișoara. 35–82.
- PAPAHAGI, Per. (1915) : « Introducere. O pagină culturală din viața aromânilor ». Dans : Mihail G. Boiagi : *Gramatică română sau macedo-română*, București, texte repris dans l'édition Boiagi 1988. V–XXVIII.
- PAPAHAGI, Tache (†1974) : *Dicționarul dialectului aromân – general și etimologic*. Academia RSR, București.
- SARAMANDU, Nicolae (1998) : « Coloniile aromânești din Austria și Ungaria la începutul secolului al XIX-lea ». Dans : Maria Berény (ed.) : *Simpozion. Comunicările celui de-al VII-lea simpozion al cercetătorilor români din Ungaria* (Giula 22–23 noiembrie 1997). Giula. 7–14, <http://mariaberenyi.hu/Simpozion1998.pdf>.